

donné un si bon serviteur. Dorénavant les camarades ne furent plus écoutés et le patron des laborieux acheva paisiblement sa vie, entouré de l'estime générale. Après sa mort, des miracles eurent lieu à son tombeau.

V

Il semble que Dieu se plaise à choisir dans un village ou dans une ferme le chrétien le plus humble pour l'enrichir de ses faveurs. Ce n'est pas ordinairement l'artisan riche et fier, ni le grand propriétaire agronome, ni même le maître fermier vêtu en bourgeois, qui attirent ses regards de complaisance, mais plutôt un ouvrier modeste ou un simple petit père, auxquels personne ne fait attention; ce n'est pas le principal personnage devant qui toutes les têtes se découvrent, mais le saint ignoré que personne ne salue. C'est là qu'est souvent la plus belle âme de la maison.

Si vous me demandez pourquoi, je vous répondrai que l'Évangile nous le fait assez entendre. Dieu n'aime pas l'orgueil et les prétentions, qui lui semblent toujours ridicules dans un être aussi chétif et aussi misérable que l'homme, et son Fils nous a dit pour cela: "Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé." Il trouve plus de simplicité, plus de docilité, plus de générosité, plus de ressources, et un meilleur accueil, dans les cœurs humbles et pauvres, qui ne sont agités par aucune ambition et qui sont disposés à se donner à lui sans réserve. S'ils s'épanouissent au souffle de son Esprit sanctificateur et s'ils se livrent aux inspirations de sa grâce, il les élève intérieurement au-dessus des autres hommes et les met au rang des princes de son royaume spirituel.

Au temps de S. Philippe de Néri (16e siècle), il y avait dans la campagne de Rome un petit père, qui était né à Cantalice, au pied de l'Apennin et qui avait reçu au baptême le nom de Félix, d'heureux augure. Son père était laboureur, Félix commença par être berger. Elevé dans la crainte de Dieu et dans la piété, soigneusement instruit de la religion par ses bons parents, il se fit remarquer dès son enfance par une modestie et une ferveur si admirables, que les personnes de sa connaissance disaient déjà: "Cet enfant deviendra un saint."

Avec ses frères et ses petits camarades, il s'était rendu si aimable que tous le chérissaient; et en même temps il leur avait inspiré un tel respect par sa candeur et ses autres vertus, qu'ils ne se permettaient pas le moindre mot inconvenant en sa présence. Quand ils le voyaient venir, ils disaient entre eux: "Voici Félix, voici le saint." Il était si doux et si patient qu'il supportait tout de la part des plus taquins; quelquefois l'ayant offensé gravement, il se contenta de lui dire: "Je souhaite que vous deveniez saint."

Pour lui-même, c'était son plus ardent désir. Quand il était seul, il aimait à réciter des prières; souvent, tandis que les autres dormaient ou s'amusaient, il s'éloignait un peu et allait se cacher au pied d'un chêne, sur l'écorce duquel il avait gravé une croix: il s'y mettait à genoux, y méditait sur la passion de Notre-Seigneur et quelquefois y tombait en extase. Dieu, qui avait trouvé tant de docilité dans cette jeune âme, trahissait lui-même sa sainteté par des faveurs apparentes. Les bergers et les laboureurs ont déclaré qu'ils avaient vu souvent un ange, sous la figure d'un beau jeune homme, garder son troupeau pendant qu'il priait à l'écart et qu'il était ravi en Dieu. Cette opinion prouvait au moins quelle idée on avait de la sainteté de Félix.

A mesure qu'il croissait en âge, il avançait aussi dans les voies spirituelles; il travaillait beaucoup, jeûnait souvent et pratiquait de rudes mortifications. Wantant ajouter à ses mérites, il résolut d'entrer chez les capucins, et il en fit part à un de ses cousins; celui-ci l'en détourna, sous prétexte que leur règle était trop austère. "Mon cousin, mon ami, répliqua le rustique Félix, je veux faire mon devoir comme il faut, ou ne pas m'en mêler." Il se peignait dans ces paroles. Les capucins firent toutes sortes de difficultés pour le recevoir, feignant de croire qu'il venait à eux pour mener une vie moins rude. Mais le saint jeune homme leur tint un langage si ferme, si franc, si modeste et néanmoins si résolu, qu'ils finirent par lui ouvrir leurs portes. Ils acquiescèrent une gloire de plus pour leur ordre: car ce laboureur était saint Félix de Cantalice.

VI

Jeunes lecteurs, vous avez probablement reçu trop d'instruction pour devenir de simples bergers ou du moins pour commencer par là; cette profession n'est plus le partage des fils de famille riches, quoiqu'elle ait conduit jadis David à la royauté et Sixte-Quint à la papauté. Si vous aimez l'agriculture et si vous désirez en faire votre carrière, vous y entrerez en maîtres, ou du moins en lieutenants du maître. Soit, gardez votre rang; mais gravez bien dans votre esprit que Dieu ne distingue point entre les personnes, et qu'il n'a point fait le chemin du ciel différent pour les maîtres et pour les serviteurs: le petit berger y conduisit le plus gros agriculteur et peut le dépasser.

Me permettez-vous d'en rapporter encore un exemple? Je l'espère, parce qu'à votre âge on aime les histoires. Pendant que saint Félix honorait l'agriculture et la vie pastorale dans la campagne romaine, un autre enfant de bénédiction naissait en Estramadure de parents nobles, mais pauvres, qui le laissèrent orphelin à cinq ans. Ses oncles, devenus ses tuteurs, ne virent rien de plus simple que de l'employer à la garde de leurs troupeaux.

Ils ne paraissaient pas s'occuper beaucoup de lui. Mais il avait dans les cieux un Père qui s'appelle du nom touchant de Père des orphelins, et qui n'abandonne jamais ceux dont le cœur n'est pas pervers. Or précisément le petit Jean Massias était un ange par sa piété, sa pureté, sa douceur et son amour filial pour la Sainte-

Virgée. Ce charmant enfant annonçait des dispositions si heureuses que tout le monde l'aimait et faisait des vœux en sa faveur.

Sa légende raconte que la Sainte-Vierge, devenue sa seule Mère, le confia particulièrement à saint Jean, son patron. Un jour donc que le petit père était aux champs, il vit venir à lui un bel enfant à peu près de son âge, qui l'aborda en souriant et qui lui dit: "Je suis Jean l'Évangéliste; Dieu m'a chargé de veiller à ta garde, ne crains rien.—Je ne sais pas ce qu'est Jean l'Évangéliste, répondit le jeune berger.—C'est le disciple bien-aimé du Sauveur, que tu as reçu pour patron au baptême. J'aurai soin de toi; je te conduirai dans des pays lointains, où tu seras honoré, puis je t'introduirai au ciel, auprès de Jésus et de Marie, où tu retrouveras ton père et ta mère." Puis il lui montra le ciel, qui s'ouvrait devant lui et d'où quelques anges descendaient, comme pour faire sa connaissance.

Jean Massias fut tellement impressionné par cette vision et tellement rempli d'amour de Dieu qu'il devint rapidement un saint. On ne découvrit plus en lui aucun défaut, et les plus belles vertus s'épanouirent dans son âme. Il grandit ainsi dans la perfection, sans quitter ses humbles fonctions, mais en les sanctifiant par la prière, par des oraisons du jour et de la nuit, par des pénitences au-dessus de son âge et par la fréquentation des sacrements.

Les bonnes gens du pays disaient qu'on avait vu des anges veillant à la garde de son troupeau, comme à celui de saint Félix, pendant qu'il priait dans un endroit solitaire ou qu'il assistait à la sainte messe.

Un riche marchand, qui partait pour l'Amérique, comme faisaient alors un si grand nombre de ses compatriotes, obtint de l'emmener avec lui; mais cet homme peu fidèle le laissa sur le sol américain, lorsqu'il n'eut plus besoin de lui. Heureusement saint Jean veillait sur son protégé, il le conduisit à travers des terres inconnues jusqu'à Lima, la capitale du Pérou, où florissait alors l'illustre Vierge sainte Rose, la plus belle des roses du nouveau continent. Là, il entra au service d'un opulent agriculteur, qui ne tarda pas à lui confier tout le soin de ses nombreux troupeaux.

Jean avait dans sa physionomie intelligente un cachet d'honnêteté qui lui gagnait les cœurs, et ses vertus achevaient de lui en assurer la possession, aussitôt qu'il était connu. Son maître Ximènes eut en lui la même confiance que Putiphar en Jos-ph, fils de Jacob, et Dieu bénit de même sa maison à cause de son saint serviteur. Tout lui réussissait et sa fortune augmentait de jour en jour. Il en était ravi et il l'attribuait à Jean. Mais il ne comprenait pas qu'il y avait lieu d'en rougir pour lui-même. Car n'était-ce pas au maître d'obtenir les préférences de Dieu sur son serviteur et de mériter ses faveurs par une sainteté plus grande? Hélas! les riches sont souvent des ambitieux ou des amateurs de leurs aises, qui jouissent des biens présents et négligent ceux de l'avenir.

Jean, au contraire, était si désintéressé et si occupé d'acquiescer des mérites pour le ciel, qu'il ne songeait pas même à régler ses comptes avec Ximènes. En sorte que celui-ci fut bien étonné et bien alligé quand il vint lui dire: "Seigneur Ximènes, j'ai résolu de quitter le monde et d'aller servir Dieu dans le convent voisin. Je ne sais trop ce que vous me devez. Faites mon compte. Je vous prie d'envoyer le premier tiers de ce qui me revient à ma sœur en Espagne, le second tiers aux pauvres de Lima, et le troisième à l'église de Notre-Dame du Rosaire. Pour moi, je n'ai besoin que de la grâce de Dieu." Le maître eut beau lui offrir une partie de sa fortune et la plus agréable position pour le retenir, Jean le remercia et entra chez les Dominicains, en qualité de Frère convers, pour les gros travaux.

On lui confia la charge de portier et de distributeur des aumônes. Il s'en acquitta si bien que les riches de la ville venaient lui confier leurs propres aumônes et qu'il distribuait chaque année des sommes énormes. Il n'avait pas seulement soin des pauvres vivants, mais il étendait encore sa charité aux pauvres âmes du purgatoire. Pour elles, il s'imposait des pénitences et des macérations effrayantes. Aussi fut-il favorisé d'apparitions fréquentes et même du don des miracles. Sa vie est toute pleine de faits merveilleux, qui le rendirent célèbre dans tout le Pérou et qui lui ont mérité le titre de Bienheureux. Il mourut en 1615.

VII

Quelle sera notre conclusion? Elle nous est tout indiquée. Voici un simple père espagnol qui s'en va en Amérique, à une époque où tant de gens allaient y chercher la fortune et y ont trouvé la mort et la damnation, avec ou sans fortune. Pour lui, il y porte un cœur pur et désintéressé, et il ne s'y laisse point séduire par les richesses qu'il a sous la main ou qu'on lui offre. Pendant que tant d'autres oublient Dieu et perdent leurs âmes, il croit en perfection, il mérite de finir sa sainte vie dans un ordre religieux, il laisse une réputation de saint et une vive reconnaissance chez les Péruviens, et va jouir d'un bonheur éternel avec des milliers d'âmes qu'il a délivrées par ses prières ou ses bonnes œuvres. Est-il un sort plus digne d'envie?

Pour vous, que Dieu appelle à la vie paisible des champs et qui aurez ou qui avez déjà tant de facilité pour vivre saintement, loin des séductions et de l'étourdissement d'un monde passionné, surexcité, fou, sachez être reconnaissants d'un si grand bienfait et n'enviez point aux saltimbanques du démon leurs plaisirs insensés. Vivez paisiblement en famille, édifiez tous ceux qui vous environnent, et pratiquez tous vos devoirs de chrétien, en jouissant des faveurs du ciel: elles vous suivront jusque dans l'éternité bienheureuse.

Quand viendra le jour de votre trépas, dans votre paisible demeure, entouré d'enfants affec-

teux, vous les bénirez, comme le patriarche Jacob, et vous pourrez redire mieux que personne ces adieux du chrétien mourant:

Qu'entends-je? Autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O Mort, est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me reveille
Sur le bord du tombeau!

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs: la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes.

Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Où le temps a cessé de mesurer mes heures...
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière:
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme
S'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort?

Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port!

(LAMARTINE.)

Cours élémentaire

DE

PHILOSOPHIE

à l'usage des établissements d'éducation

COMPRENANT

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Par M. L'abbé E. BARBE

1 volume in-12

Prix Franco, \$1.38.

PRIMA PRINCIPIA

SCIENTIARUM

SEU

PHILOSOPHICA CATHOLICA

JUNTA DIVUM THOMAM EJUSQUE INTERPRETATORES RESPECTU
HABITO AD HODIERNAM DISCIPLINARUM RATIONEM

AUCTORE M. ROSSET

(OLIM PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE PROFESSORE IN MAJORI SEMINARIO
CAMBRIENSI, HODIE EPISCOPO MAURIANENSI)

2 volumes in-12

Prix Franco, \$1.75.

LEÇONS

DE

Philosophie Chrétienne

ET DE DROIT NATUREL

SELON LES PRINCIPES DE SAINT THOMAS

— PAR —

M. L'abbé CHAMPENOIS

2 volumes in-12

Prix Franco, \$2.00.

HISTOIRE

DE

LA PHILOSOPHIE

Par M. P. VALLET

PRÊTRE DE SAINT SULPICE

Professeur de Philosophie au Séminaire d'Issy

1 volume in-12 de 658 pages

Prix Franco, \$1.00.

PHILOSOPHIE FONDAMENTALE

PAR

JACQUES BARMES

3 volumes in-12

Prix Franco, \$2.63